

SE COMPRENDRE



N° BLE/65 - 20 mars 1973

LE COLLOQUE ISLAMO-CHRÉTIEN DE BROUMMANA (LIBAN)

Nous reproduisons ici la chronique qui en a été faite par la revue Proche Orient Chrétien (1972, tome XXII, fasc. II, pp. 182-186) ; on lira, à la suite, la traduction, faite par le P. Michael Fitzgerald, Directeur de l'I. P. E. A. (Rome) qui participa au dit Colloque, de l'article publié dans le quotidien arabe libanais an-Nahâr, lequel reprenait essentiellement la "déclaration" finale du Colloque (le texte arabe et la traduction française ont paru dans le bulletin de l'I. P. E. A., Etudes Arabes, n° 32, 3^{ème}/4^{ème} trimestre 1972, pp. 43-45 et 46-47).

Aux deux extraits qui précèdent s'ajoute enfin l'article publié par Monsieur Ali Merad dans le Supplément culturel (Même année, n° 63, pp. 5-6) du quotidien algérien de langue française, El-Moudjahid, du vendredi 8/12/1972. L'auteur de l'article a participé aux travaux de Broummana et y donne l'analyse succincte de certaines des communications qui y furent faites.

Du 12 au 18 juillet, s'est déroulée à Broummana une importante rencontre parrainée par le Conseil Œcuménique des Églises (Genève) et organisée par le Dr. Stanley Samartha, directeur du programme du C.Œ.E. pour le dialogue avec les peuples de fois et d'idéologies vivantes. Sous certains rapports, c'était une suite au symposium tenu à Beyrouth - Ajaltoun en 1970 (P.O.C., 1970, pp. 204-206), avec cette différence que celui-ci réunissait des Bouddhistes, des Chrétiens, des Hindous et des Musulmans ; tandis que la rencontre de Broummana comprenait seulement des Musulmans et des Chrétiens, à peu près également représentés.

Les participants étaient au nombre de 46, venant de vingt pays. C'était la première fois que se réunissaient ensemble, pour un dialogue organisé, tant de Chrétiens et de Musulmans venant de tant de pays. Toutefois, le Dr. Samartha précisa dès le début avec insistance que la Conférence était non officielle et non représentative, et qu'elle n'avait pas mandat pour prendre des résolutions liant qui que ce soit. On a noté d'autre part un certain déséquilibre géographique, au désavantage du Proche et Moyen-Orient et en faveur du sous-continent indo-pakistanaï et de l'Indonésie. Ce dernier pays était présent en la personne de son ministre des Affaires religieuses, S. E. M. Mukti Ali, auquel il faut joindre, pour ce qui est des principales personnalités musulmanes, M. Abid Husain, de la Société pour l'Islam et l'âge contemporain (Nouvelle-Delhi), le Cheikh Hassan Khaled, mufti de la République libanaise, qui s'était fait représenter par le Cheikh Subhi Sâlih, l'Imam Moussa Sadre, chef de la Communauté chiïte du Liban ; du côté chrétien, on remarquait deux archevêques libanais, Mgr. Georges Khodr (grec-orthodoxe) et Mgr. Youssef Houry (maronite), l'évêque anglican islamologue Kenneth Cragg, M. Wilfred Cantwell Smith (Harvard), et le Dr. Eugene Carson Blake, secrétaire du C.Œ.E., qui inaugura le symposium et le suivit durant les premiers jours. Un comité représentatif composé de trois membres du Colloque, fut reçu le 12, dans les salons de l'hôtel Printania, par les autorités religieuses libanaises, chrétiennes et musulmanes, qui soulignèrent combien le Liban, terre d'accueil, de dialogue et de pluralisme religieux unique au monde, se prêtait à une telle rencontre ; beaucoup remarquèrent l'esprit d'égalité et d'amitié qui régnait entre ces autorités, et ressentirent l'habituelle surprise de découvrir qu'il existe des Chrétiens qui sont authentiquement arabes, ou des

Arabes qui ne sont pas musulmans. Puis, le 13 dans la matinée, tous furent reçus par le président Frangié, qui souhaita "la bienvenue à de tels congrès qui rejoignent la mission du Liban à travers les siècles".

Comme le fit remarquer le pasteur Blake dans le discours d'ouverture, l'intention des organisateurs n'était pas de créer un front religieux face aux idéologies humaines, ni une alliance islamo-chrétienne face aux autres religions. L'énoncé du thème choisi indique assez le but poursuivi : "La recherche d'une compréhension et d'une coopération humaines". Il s'agissait de voir un peu mieux comment les ressources spirituelles de la foi chrétienne et de la foi islamique peuvent aider à la solution de problèmes communs posés par la société contemporaine, et contribuer à la création d'une vraie communauté humaine.

Le premier sujet des discussions et carrefours (12-13 juillet) fut "la recherche d'une communauté mondiale". Les conférenciers des deux religions s'accordèrent à souligner le danger d'exclusivisme religieux résultant d'une identification entre la religion et l'État. Le professeur Mouchir al-Haq, de l'"Indian Institute of advanced Study" de Simla (Inde), s'appuyant sur une exégèse précise du Coran, développa l'idée que l'Islam est une religion basée non sur une communauté politique ou raciale mais sur la "moralité personnelle", et que la formation d'un État islamique contredit le rôle universel de l'Islam. Celui-ci conduit donc tout naturellement à une communauté mondiale, en reconnaissant comme "gens du Livre" non seulement ceux qui s'appuient sur des Écritures, mais tous les hommes de bonne volonté qui cherchent à se mettre sous la conduite de Dieu. Il a semblé à certains que cette façon de voir tendait à diminuer l'importance de la oumma islamique. On a suggéré que la oumma pourrait jouer un rôle de médiation (cf. Coran 2, 143) entre la nation-État et la communauté mondiale.

Le ministre indonésien, M. Mukti Ali, reprit le thème du dialogue sur un plan plus concret, en faisant appel aux efforts communs pour le développement et pour la lutte contre l'aspect inhumain de la technologie. Sur la base de l'unité de l'humanité, elle-même fondée sur l'unicité de Dieu, doit se développer la solidarité dans l'aide contre l'injustice sociale, et il y a lieu d'imiter ces organisations privées hollandaises qui, en Indonésie, contribuèrent à la construction d'un hôpital musulman et d'un laboratoire pour une université musulmane. Cette conférence fût délicatement équilibrée, d'un point de vue chrétien, par celle du Dr. Lukas Visser (Commission "Foi et Constitution" du C.Æ.E.), qui rappela que l'unité humaine, déchirée en Adam, ne peut se réaliser qu'en Jésus-Christ, tandis que le professeur Löfler ("Near East School of Theology" de Beyrouth) engageait les communautés chrétiennes à dépasser leurs intérêts particuliers au sein d'une entité politique, pour se souvenir du témoignage de salut et de libération qu'elles doivent donner à toute l'humanité.

Les carrefours organisés autour du premier thème n'ont pu éviter certains problèmes théologiques sous-jacents : statut des Chrétiens dans l'État islamique et de l'Islam dans la théologie chrétienne, relation entre la mission universelle et ses réalisations particulières... Dans un des groupes de discussion, on a admis que la réflexion théologique sur l'universalisme avait été insuffisante dans l'Islam, qui a trop facilement identifié le Royaume de Dieu avec la oumma des Califes. On a suggéré que l'idée de l'appartenance de tous les vrais croyants au Royaume de Dieu pourrait s'appuyer sur certains passages du Coran, par exemple le suivant :

"Ceux qui croient, ceux qui pratiquent le Judaïsme, les Chrétiens, les Sabéens -, ceux qui croient en Dieu et au Dernier Jour et accomplissent œuvre pie -, ont leur rétribution auprès de leur Seigneur. Sur eux nulle crainte et ils ne seront point attristés" (2, 62).

Le deuxième thème du Colloque, traité les 13 et 14 juillet, était "la vérité, la Révélation et l'obéissance". La discussion tourna surtout autour de la relation entre la Révélation et l'histoire. Dans une contribution remarquable, le professeur Ali Merad, de l'Université de Lyon, posa le problème du langage religieux musulman et de la fidélité du musulman à la Révélation dans le monde moderne. Peut-on mettre en question certaines injonctions coraniques sans mettre en question la totalité du Coran ? Peut-on discerner l'intention universellement valable derrière des prescriptions particulières qui ne sont plus actuelles ? Quel poids accorder à la Tradition dans la reformulation des normes d'interprétation ? Ces questions fondamentales, qui se posent également aux Chrétiens pour leur propre foi, stimulèrent une discussion fructueuse. Le christianisme semble mieux armé pour les résoudre, en distinguant entre l'événement et sa formulation, entre l'inspiration d'un texte et le message qu'il contient, et en admettant une action de l'Esprit qui aide les croyants à comprendre et interpréter la Parole ; mais le concept islamique de houda, conduite divine, correspond dans une certaine mesure à ce rôle de l'Esprit.

Le Dr. Merad s'était affronté à la tension entre passé et présent ; le professeur Cantwell Smith (Harvard) fit affleurer la tension entre unité et pluralité, dans une brève réflexion sur la foi. Est-il légitime de parler d'une pluralité de fois ? Si Dieu qui révèle est unique, la réponse peut-elle ne pas être unique ? Peut-être, a-t-on suggéré dans la discussion, parle-t-on légitimement de fois différentes, si celles-ci sont considérées comme des réponses à différents types ou structures de Révélation qui doivent être respectés.

Après avoir réalisé que les deux religions, en tant qu'universelles, sont concernées par le problème d'une communauté mondiale (premier thème) et qu'elles doivent travailler à la construction d'une telle communauté dans l'obéissance de la foi (deuxième thème), les participants au Colloque étaient conduits à envisager, à l'intérieur même de la diversité, une action commune à deux niveaux. Le premier niveau est celui des relations entre les communautés, face aux problèmes auxquels elles sont confrontées dans une même nation ou dans un même contexte culturel, social, politique (troisième thème, 15 juillet) ; le second niveau est celui du partage possible des deux patrimoines spirituels, dans la prière et le culte (quatrième thème, 17 juillet). Le premier orateur du samedi 15, le Dr. John B. Taylor (Selly Oak, Angleterre), a préconisé que chaque communauté religieuse mette au service de la communauté plus large sa richesse de culture et de tradition, moyennant une coopération qui ne serait pas compétition et prosélytisme, ni simple camaraderie, mais qui serait inspirée par une commune obéissance à Dieu ; cette coopération s'exercerait dans les domaines familial, professionnel et intellectuel, voire dans des fêtes ou des célébrations communes, et même dans une commune éducation religieuse de base, moyen de connaissance réciproque des religions. De son côté, le Dr. Ali Dessouki (Le Caire et Canada), partant du cas des Coptes qui vivent en Égypte, où la religion officielle est l'Islam, a plaidé pour un État séculier ou laïc, dans lequel les citoyens jouiraient effectivement de droits égaux, quelle que soit leur religion, celle-ci ayant à être séparée de l'État au profit du sentiment national, et ne devant pas dépasser le niveau de la personne privée. Ces positions nationalistes et sécularistes mirent mal à l'aise un certain nombre de participants. Certains estimaient qu'un moyen terme était possible entre la théocratie et l'État séculier. D'autre part, les religions doivent à la fois trouver dans la construction nationale un terrain de coopération et empêcher le nationalisme de devenir une idole.

Le quatrième thème, sur la prière et le culte, fut traité notamment par le Dr. Hasan Askari (Hyderabad). Il réaffirma la nécessité de la prière comme un événement, une célébration, dans un monde où l'humanité est tuée par la machine. Il souligna les paradoxes de la prière dans le monde moderne : adoration d'un Dieu invisible dans un monde sécularisé, adoration d'un Dieu juste dans un monde injuste, adoration d'un Dieu unique dans une société pluraliste. En ce qui concerne le dernier point, il suggéra que les différentes traditions de culte devraient être reconnues comme valables, et en même temps comme se ramenant à l'unité. Une unité qui n'est pas à chercher dans l'harmonisation des divers symbolismes, mais dans la fraternité de la foi.

Le débat sur la prière fit apparaître un clivage entre ceux pour qui la reconnaissance mutuelle de la piété des autres est suffisante et ceux qui jugent possible et désirable que l'on prie ensemble. Ces derniers eurent l'occasion de réaliser leur désir par l'assistance à la prière du vendredi dans une mosquée, et à la messe célébrée le dimanche par les trois prêtres catholiques participants. Ajoutons que des groupes de prière se réunissaient pour un quart d'heure de lecture et de méditations, chaque jour, avant le petit déjeuner.

Un mémorandum, non soumis au vote, a été discuté et accepté à l'issue du Colloque. Les participants se sont déclarés d'accord pour 1) poursuivre le dialogue sur certains thèmes tels que la pensée des jeunes et l'attitude plus patiente à observer à leur égard ; 2) favoriser la collaboration sur le plan local, procéder à des échanges de vue et, en certains cas, participer à la vie religieuse de l'autre foi ; 3) coopérer à la formation des nations, en garantissant les droits humains et religieux et en luttant pour la justice et la paix ; 4) faire en sorte que l'aide pratique ne soit pas canalisée par une communauté en particulier, mais donnée à celle qui en a le plus besoin ; 5) éviter les polémiques, fournir des textes d'études, favoriser la formation d'enseignants, organiser des séminaires, après consultation.

Malgré le caractère très général de ses conclusions, le Colloque n'a pas déçu ceux qui n'attendaient pas de lui plus que ne peut donner ce genre de rencontres. Du point de vue proche-oriental, on a regretté cependant qu'il se soit si peu inspiré des expériences vécues dans la région même où il se déroulait. C'est ce qu'a fait remarquer le père Augustin Dupré La Tour, s. j. (Université Saint-Joseph de Beyrouth) :

"... Les relations islamo-chrétiennes sont considérées différemment en

Indonésie, en Europe, aux États-Unis ou enfin au Proche-Orient. Ceci est inévitable et normal. On peut simplement déplorer la quasi-absence d'une référence au Proche-Orient, et spécialement au Liban où ce dialogue se déroule et de l'expérience duquel il aurait pu profiter davantage. C'est pourquoi à certains moments, nous nous sentons ici peu intégrés à cet échange. Et ceci est dommage pour nous pour qui le problème envisagé est vital. D'autre part, il nous semble que, du côté chrétien, les participants appartiennent surtout au monde des islamologues ou des universités, et non directement, à part l'une ou l'autre exception, au monde des chrétiens qui affrontent le problème islamo-chrétien à l'intérieur de leur foi, et en fonction des communautés auxquelles ils appartiennent de par leur engagement de foi" (*L'Orient - Le Jour*, 17 Juillet).

Le Père Duprè La Tour n'en reconnaît pas moins l'importance de ce Colloque, dont on pourra mieux juger quand les conférences et débats auront été publiés. Chrétiens et Musulmans se sont directement informés de leurs positions respectives sur les problèmes communs, dans une franchise totale et dans une reconnaissance des différences fondamentales, et des amitiés durables ont été nouées. Des réflexions analogues sont confiées à *La Croix* (5 août) par le correspondant de ce journal au Liban, Antoine Sfeir :

"... Beaucoup de parti-pris, beaucoup de préjugés sont tombés durant cette rencontre. Un dialogue qui semblait impossible a été ébauché, un germe a été semé.

... Le Colloque de Broummana a manifesté la présence d'un courant authentique en faveur du dialogue au sein de l'Islam, même si ce courant apparaît encore assez peu représentatif des communautés musulmanes.

... Les participants du Colloque de Broummana l'ont dit : les vrais problèmes y ont été abordés. L'exclusivisme antérieur a été rompu entre eux et un processus irréversible a été entamé".

CONCLUSION DE LA CONFÉRENCE SUR LE DIALOGUE ISLAMO-CHRÉTIEN

Invitation à l'ouverture et à la coopération pour faire disparaître le fanatisme et l'incompréhension (Quotidien libanais, *Al-Nahâr*, 19/7/1972, p. 6 et p. 12)

La Conférence sur le dialogue islamo-chrétien qui s'est tenue à l'hôtel "Printania", à Broummana, et qui a duré six jours¹, s'est conclue hier par une séance de clôture présidée par le Métropolitain Georges Khodr² et le Ministre Muqti 'Ali³.

Au cours de cette séance, le directeur général du Conseil Supérieur musulman chiite, le Cheikh Mahmûd Farhât, a communiqué le texte d'une lettre envoyée par le Mufti de la République du Liban, le Cheikh Hasan Khâlid, et par le Président du Conseil supérieur chiite, le sayyid Mûsâ al-Sadr.

Lettre de mise en garde.

La lettre commence par une mise en garde contre les recommandations que la conférence pourrait faire. Il y est dit : "Attribuer une idée ou une opinion, quelle qu'elle soit, aux Musulmans ou aux Chrétiens requiert la participation des responsables, et cela aux niveaux les plus hauts" et "Il est nécessaire d'informer les responsables de l'Islam et du Christianisme, au Liban, des recommandations ou des résolutions avant de les publier".

Déclaration et non point recommandations.

La conférence a donc diffusé la déclaration suivante⁴ :

¹ Du 12 au 18 juillet 1972, exactement.

² Archevêque Grec Orthodoxe du Mont Liban.

³ Ministre des Affaires Religieuses de la République indonésienne.

Pendant une semaine entière se sont réunis quarante-six Chrétiens et Musulmans, à peu près répartis également entre les deux groupes, provenant de vingt pays. La réunion s'est terminée aujourd'hui dans une ambiance de satisfaction pour ce qui a été réalisé, même si la conférence a le sentiment profond que beaucoup de questions urgentes n'ont pas été traitées. Ce dialogue a été organisé par l'entremise du Conseil Mondial des Églises et sous son patronage, mais les participants y ont assisté en tant que personnes privées. Les relations personnelles et les conversations amicales ont contribué pour beaucoup au succès de ce dialogue. Les discussions se sont déroulées dans un esprit de sincère franchise, dans une ambiance détendue et avec le désir sincère d'écouter les points de vue de l'autre.

Parmi les sujets abordés, il y avait les relations des communautés religieuses avec l'État et la communauté internationale des peuples qui est en train de se former ; le problème de l'interprétation de la révélation que chacune des deux religions affronte dans une société moderne pluraliste ; comment améliorer les relations entre Chrétiens et Musulmans, spécialement lorsqu'un des deux groupes est dans une situation minoritaire ; la nécessité de la prière⁵ et du culte pour nourrir la vie des croyants dans le monde.

La conférence a exprimé sa grave préoccupation pour les diverses situations qui constituent une menace pour la paix mondiale et qui créent des tensions entre les communautés religieuses. Les participants ont considéré d'une façon spéciale la tragédie humaine du Moyen-Orient et les nombreuses injustices commises à l'égard du peuple palestinien, dont le monde entier porte la responsabilité, et ils ont exprimé leur espoir que cette crise se résolve dans un esprit d'humanité⁶ et de justice. Ils ont pris en considération le lien profond et historique qu'ont les Chrétiens et les Musulmans par rapport au statut traditionnel de Jérusalem, le devenir de ses habitants et son importance historique du fait de son caractère religieux et social, puisque c'est un symbole de l'unité spirituelle entre tous ceux qui croient en Dieu.

Le but de la discussion n'était pas d'harmoniser les divergences existant entre les opinions et les croyances, mais de provoquer directement un échange de vues et une clarification des positions de la part des participants de chacun des deux groupes.

Les participants ont montré leur désir de connaître directement, de chacun des deux côtés - le musulman et le chrétien -, comment chacun d'eux regarde tout problème et pour quelles raisons. Beaucoup de malentendus ont été dissipés et de mauvaises informations corrigées. Bien qu'on ait reconnu qu'il existe des divergences dans les vérités fondamentales, un effort sincère a été manifesté en vue d'arriver à une base commune, comme aussi un désir d'examiner les questions qui concernent les deux partenaires. Les participants étaient convaincus que les deux communautés - l'islamique et la chrétienne - puisqu'elles vivent côte à côte et affrontent d'une façon générale les problèmes de notre temps et même ses défis, doivent œuvrer ensemble pour promouvoir leurs relations mutuelles.

Parmi les nombreuses questions qui ont été discutées, un certain accord s'est fait sur les points suivants :

1. Les participants ont exprimé leur désir d'encourager les initiatives locales en faveur du dialogue, en reconnaissant que cela augmentera la coopération au plan social et la collaboration au plan intellectuel, et que, pour d'aucuns, cela pourra prendre la forme d'une sorte de participation aux richesses de la vie spirituelle (qui existent) dans chacun des deux groupes.
2. Les participants ont affirmé qu'il y a un besoin d'éducation et de meilleure information à l'intérieur de chacune des deux communautés, comme ils ont affirmé qu'il y a un besoin urgent d'éviter que l'on polémise et que l'on caricature la vérité.

En tant que Chrétiens et Musulmans, nous devons travailler ensemble pour faire disparaître toutes les formes de fanatisme et d'incompréhension. Il est absolument nécessaire que nous essayions d'établir ensemble les principes de comportement qui refléteront notre refus de tout effort de

⁴ Etant donné que le texte arabe est lui-même une traduction, la version française qui en est ici donnée s'inspire de l'original anglais.

⁵ L'utilisation du terme salât peut ici prêter à confusion. Il faut néanmoins se rappeler que, pour les Chrétiens orientaux, le mot a une signification plus large que celle de la seule prière rituelle.

⁶ Le texte anglais comporte le terme "compassion".

gagner des adeptes par un prosélytisme inconvenant (litt. : par la prédication missionnaire d'une manière indigne).

Nous devons coopérer pour fournir des livres de classes et des programmes de formation qu'il sera possible de préparer en consultation avec l'autre communauté.

3. La conférence reconnaît que l'action en vue de construire la nation moderne est une occasion favorable pour la coopération des deux communautés entre elles et avec d'autres, comme elle établit aussi le principe de la coopération pour garantir les droits humains et religieux dans la lutte mondiale en faveur de la paix et de la justice.
4. Le dialogue qui a commencé à Broummana doit se poursuivre. Les participants ont l'espoir de voir se multiplier les initiatives et les efforts de patronage de la part de divers organismes chrétiens et musulmans.

DIALOGUE ET COOPERATION

par Ali MERAD

Supplément culturel à *El-Moudjahid*

du mercredi 8/12/72 (2^{ème} année du Suppt.) n° 63, pp. 5-6

Sous le signe de l'amitié, et dans le dessein de promouvoir la compréhension et la coopération entre Christianisme et Islam, un colloque parrainé par le Conseil Œcuménique des Églises s'est tenu à Broummana (Liban) du 12 au 18 juillet 1972. Déjà, au cours des années précédentes, le C.Œ.E. avait pris diverses initiatives pour ouvrir la voie au dialogue entre Chrétiens et Musulmans. On mentionnera, pour mémoire, les deux rencontres restreintes tenues respectivement à Cartigny, près de Genève, en 1969, et à Genève, en 1971. Dans l'intervalle, en 1970, Chrétiens et Musulmans eurent l'occasion de se rencontrer au Liban même (à Ajaltoun), au cours d'une consultation à laquelle prirent part une quarantaine de personnalités appartenant au Bouddhisme, à l'Hindouisme, au Christianisme et à l'Islam.

C'est la première fois, cependant, que l'on enregistre une rencontre islamo-chrétienne aussi importante, compte tenu du nombre élevé et de la qualité des participants : soit quarante-six personnalités religieuses et universitaires - en nombre à peu près égal de Chrétiens et de Musulmans - représentant vingt nations, sans compter les personnalités officielles représentant les diverses communautés spirituelles libanaises, tant du côté chrétien que du côté musulman.

Nous donnons ici une brève analyse de certaines communications faites au cours du colloque.

- Dr. H. A. Mukti ALI (Indonésie) : "Religions, Nations and the Search for a World Community" (6 p.). L'auteur affirme au départ la nécessité pour les croyants d'œuvrer ensemble pour créer une Communauté mondiale. Comment y parvenir, étant donné les antagonismes raciaux, culturels et politiques qui entretiennent les conflits entre peuples et États ? Les États nationaux ne doivent pas être regardés comme une fin en soi, mais comme une étape, parfois nécessaire (notamment dans la perspective de la libération nationale), mais devant être dépassée en vue d'une finalité plus haute et plus digne de l'Homme : celle de construire une communauté mondiale pluraliste, dans laquelle chaque individu serait respecté "dans sa totalité, dans sa personnalité et dans les fondements de sa vie religieuse" ; une Communauté humaine dans la justice, la prospérité, le respect mutuel, l'amour et la confiance.

- Dr. Hasan ASKARI (Hyderabad, Inde) : "Worship and Prayer" (11 p.). Une riche et profonde méditation sur le sens de la Prière dans le cadre de nos sociétés pluralistes. En exergue, une parole attribuée au Prophète : "Sans la Prière, il n'y aurait rien qui vaille dans cette Religion". Suivent d'intéressants développements sur les thèmes suivants : Signification de la Prière, comme événement (à partir de l'appel lancé par le muezzin) ; la Prière comme vie de la Parole (révélée) ; la Prière comme célébration et comme appel personnel à Dieu ; la Prière comme affirmation de la présence d'un Dieu invisible ; le Monde comme sanctuaire ; la Prière comme "prophétie" : sa prééminence sur la prière comme dialogue (en tant que la première est quête de compréhension, attitude de service et d'amour, et acte de paix) ; le sens de la prière dans un monde injuste, fondé sur l'exploitation et l'oppression ; la Prière dans une société pluraliste. Pourrions-nous (Chrétiens et Musulmans), prier ensemble ? L'auteur hésite à répondre par l'affirmative. Mais, dit-il, le fait que l'on prie séparément n'implique-t-il pas que nos prières soient en conflit ? S'il n'en est pas ainsi, alors il peut y avoir union dans la prière, par delà

les différences de dogmes. On peut être ensemble dans la prière, sans qu'il y ait unité formelle visible, dès lors qu'il y a entre les uns et les autres union dans la foi, dans la confiance et dans une commune espérance.

- Rév. Dr. Kenneth Cragg (Le Caire) : "In the Name of God..." (7 p.). Un beau texte, d'une rare élévation spirituelle, sur le thème du dialogue entre croyants. L'auteur pense que le dialogue ne peut se réduire à une comparaison abstraite de doctrines, ni avoir pour seule fin la concertation dans le domaine de l'action, pour répondre à des nécessités pratiques. Certes, la connaissance mutuelle, au plan intellectuel, et la coopération, au plan de l'action, sont nécessaires ; mais elles doivent avoir pour contrepartie la prière, et le désir d'un rapprochement au niveau spirituel. La seule comparaison intellectuelle des doctrines peut être aliénante ; elle peut être source de confusion et peut-être même un facteur d'antagonisme ; alors que l'intention de prière avec l'autre, même dans des conditions malaisées, ou d'une manière mal assurée, cette intention peut être unifiante et sanctifiante.

L'auteur aborde ensuite la question de l'importance du vocabulaire dans l'information de la spiritualité de chacun. On ne peut explorer le domaine religieux de l'autre, ni se mettre à l'écoute de son culte, sans faire appel à des concepts. On ne peut parler ni penser sans vocabulaire ; qui dit vocabulaire dit idées. Jamais le cœur ne s'émeut sans que l'esprit ne soit en mouvement. La sincérité de notre démarche spirituelle nous conduit nécessairement à la foi de l'autre telle qu'elle se présente dans ses formes propositionnelles. Suit un examen d'un certain nombre de termes et de formules qui, pour le Musulman, sont comme le support nécessaire de la foi, et comme l'expression d'une authentique spiritualité : les Beaux Noms de Dieu (cf. : Coran XVII 110) ; les formules d'Istighfar et de ta'widh ; l'expression Allahou Akbar ! ("Dieu est Grand"), "expression que le Christianisme pourrait aisément prendre pour mot d'ordre".

L'auteur indique un certain nombre de convergences entre la spiritualité chrétienne et la spiritualité islamique ; il marque aussitôt les différences qui les séparent. A la question, si souvent posée : "Le Dieu de l'Islam et du Christianisme est-il le même Dieu ?", il propose de "répondre honnêtement par un OUI et par un NON. Oui, en ce sens que Dieu est le sujet de toutes nos théologies, de même qu'il est la fin de notre culte ; non, (partiellement seulement), en raison des "prédicats" que les uns et les autres nous formulons au sujet de son Être. Citant F. Schuon, il ne manque pas de noter une "évidente nostalgie", chez certains chrétiens, de la simplicité et de la non-paradoxalité de la vision islamique de Dieu dans Sa Souveraineté arbitraire. De même qu'il est possible de discerner, dans certains aspects de la culture islamique, une égale nostalgie de la vision chrétienne de Dieu, avec ce qu'elle comporte de paradoxe, notamment cette dimension proprement chrétienne de la condescendance et de la compassion divines. D'où le souhait, formulé par l'auteur, que chrétiens et musulmans puissent enrichir mutuellement leur sensibilité religieuse autant que leurs recherches théologiques, par une attentive compréhension de leurs visions respectives de Dieu. "Le temps viendra", pense-t-il, où "l'Église chrétienne serait apte et disposée à reconnaître dans l'attachement jaloux de l'Islam à l'unité et à la transcendance divines un souci majeur et une passion dominante aussi nécessaire au Christianisme pour sa propre conviction... Il est également possible d'espérer que l'Évangile du Christianisme rende toujours présentes à l'esprit des musulmans des catégories comme la suprême compassion (et même le paradoxe de la souffrance), qui peuvent donner la mesure de l'omnipotence divine elle-même, telle qu'elle est affirmée par l'Islam".

- Dr. Ali DESSOUKI (Egypte) : "Reflections on Community Relationship between Christians and Muslims in the Middle East" (7 p.). L'auteur, un jeune chercheur égyptien, aborde la question de la coexistence des chrétiens et musulmans d'un point de vue socio-économique et politique. Il essaie de montrer l'importance du facteur religieux dans la naissance des antagonismes entre les communautés chrétiennes et musulmanes au Proche-Orient et particulièrement en Égypte.

Les attitudes musulmanes à l'égard des minorités chrétiennes s'expliquent non par référence à l'Islam doctrinal (il rappelle les enseignements islamiques prêchant la tolérance en faveur des Ahl al-Kitab), mais par la pression de l'Islam historique, c'est-à-dire l'Islam en tant que système économique et social et idéologie d'État. Il précise que les tensions et les crises entre chrétiens et musulmans surgissent lorsque les problèmes d'ordre social et politique sont traités d'un point de vue religieux, ou reçoivent leur solution en termes religieux. Il illustre cette idée en passant en revue certaines péripéties de l'histoire contemporaine de son pays. Il montre notamment le rôle joué par les coptes dans le développement de l'idéologie nationaliste et dans l'affirmation du patriotisme égyptien (cf. le slogan : "La religion appartient à Dieu, la Patrie appartient à tous"). La sécularisation de la vie publique lui paraît une condition nécessaire pour garantir à tous les citoyens l'égalité des droits et leur donner une égalité de chances. L'État, en tant qu'entité politique et juridique n'a pas à avoir une religion en propre

: il n'a pas à défendre les intérêts d'une confession au détriment des autres. La religion doit être de nature purement personnelle.

M. Dessouki aboutit à cette conclusion que, pour s'adapter aux exigences d'une société sécularisée, la religion se doit d'établir avec le plus grand soin une distinction entre ce qui est essentiel et ce qui est non-essentiel ; bien plus, "elle doit réinterpréter ou reformuler certaines des matières qu'elle tient pour essentielles". La foi vivante, selon lui, n'a pas besoin de se prouver par l'attachement à des positions erronées ou archaïques, mais par son attitude à les abandonner sans crainte".

- Dr. John B. TAYLOR (G. B.) "Community Relationship between Christians and Muslims" (6 p.). Excellent "papier" riche d'idées et de suggestions, sur le thème des relations intercommunautaires, en vue d'édifier une communauté humaine unie et tolérante. Envisagée sous l'angle pratique, cette question pose de multiples problèmes (racisme, politique d'intégration, oppression des minorités, conflits engendrés par le fanatisme et l'intolérance, etc...). Abordant la question de la coopération, il met en garde contre les illusions d'un enthousiasme exagéré, né d'une vision prophétique de la communauté humaine, et qui peut être cause d'impatience, d'improvisations hâtives, autant que de tentations syncrétistes. A l'opposé, il analyse les difficultés héritées du passé, ou même de l'histoire récente, qui contribuent à dresser les communautés les unes contre les autres, et aggravent le sort des minorités religieuses (comme les Musulmans aux Philippines, les Chinois chrétiens en Indonésie, les Musulmans à Chypre, les Chrétiens en Turquie, les Musulmans en Éthiopie, les Chrétiens dans le Sud du Soudan, les Musulmans en Ouganda, les Chrétiens dans le Nigéria Oriental).

Entre la coopération active et l'hostilité active, il y a le domaine insidieux de la compétition ; on rivalise dans les manifestations extérieures du zèle religieux, notamment par la course aux dépenses de prestige, consacrées au culte. L'auteur condamne cette forme de compétition, fruit de la vanité humaine. Il juge avec une égale sévérité la camaraderie trop poussée, qui peut porter à une excessive indulgence.

Dans la dernière partie de sa communication, l'auteur évoque le délicat problème des activités missionnaires. La recherche des conversions peut être assimilée à une forme d'impérialisme humain notamment lorsqu'il s'agit des rapports entre monothéistes et animistes). Chrétiens et Musulmans, pense l'auteur, ont beaucoup à apprendre sur la manière de répondre, au plan missionnaire, à l'appel de Dieu. La missiologie peut être un domaine de choix où les uns et les autres pourraient confronter leurs expériences respectives - et leurs griefs réciproques - dans l'espoir d'une meilleure compréhension et d'une "fécondation" mutuelle.

- Ali MERAD (Algérie) : "Révélation, Vérité et Obéissance" (11 p.). La fonction de la Révélation dans l'Histoire est l'un des thèmes directeurs de la réflexion musulmane des temps modernes. Le problème qui se pose aujourd'hui à la conscience musulmane est non seulement de comprendre la signification profonde de la Révélation, mais de saisir sa véritable portée dans la vie historique de la Communauté, et, d'une manière générale, de définir la relation de l'Homme à la Parole de Dieu. A la lumière des recherches modernes, assumées notamment par les auteurs réformistes et modernistes de l'Orient arabe et du sous-continent indien, l'auteur essaie de situer les rapports entre Révélation et Vérité. Révélation et Histoire, Révélation et Obéissance.

Pour apprécier correctement le rapport entre Révélation et Vérité en Islam, il convient tout d'abord de préciser le statut de la Révélation coranique. En application de la conception islamique - orthodoxe - de la Révélation, les auteurs musulmans aboutissent à des positions doctrinales, qui sont brièvement rappelées. Mais la doctrine traditionnelle selon laquelle le Coran est la référence fondamentale de toute l'Histoire humaine et la source de la Vérité suprême en toute chose, ne manque pas de poser un certain nombre de problèmes, que l'on ne peut, ici qu'évoquer schématiquement :

- a. L'imprécision des données coraniques à propos de certains épisodes de l'histoire sainte (ou de l'histoire du passé arabe) est difficile à concilier avec la conception de la Vérité exposée plus haut.
- b. Les mutations scientifiques, techniques et culturelles de l'époque contemporaine ont eu pour conséquence, au sein de la Communauté musulmane, une tension grandissante entre les contraintes légales et morales fondées sur la Révélation, d'une part, et les réalités - elles aussi contraignantes - du monde actuel, d'autre part.

- c. A l'égard de certaines données coraniques parfaitement explicites - et formulées dans certains cas sur le mode injonctif - tout se passe comme si, depuis de longues générations, les Musulmans omettaient d'y voir des normes absolues (donc contraignantes), et comme l'expression d'une Vérité universelle, de nature à s'imposer à toutes les consciences et dans toutes les situations humaines.

Le thème du rapport entre Révélation ou Obéissance pose aussi des interrogations, notamment sur l'objet et le comment de cette obéissance. La doctrine orthodoxe classique, largement représentée à l'époque actuelle, stipule une totale adhésion au message coranique, afin que se réalise la prise en charge totale du destin de l'Homme par la Parole de Dieu. Si une telle conception est parfaitement légitime (en ce sens qu'elle est pleinement conforme à la lettre du Coran (cf. Chap. II v. 85), elle soulève néanmoins des problèmes lorsqu'il s'agit de définir les modalités de cette obéissance. L'obéissance à la Révélation commande-t-elle de prendre celle-ci intégralement à la lettre ? L'obéissance à la Révélation doit-elle être assimilée à celle qui serait due à un code juridique ? Un code dont les dispositions seraient figées pour toujours, et demeureraient applicables à toutes les époques, à toutes les sociétés humaines, et sous une forme rigoureusement identique à celle qui résulte de leur conception primitive ?

La notion d'Obéissance peut être ambiguë, autant que celle de Vérité. Pour répondre convenablement à la Révélation, il importe de pouvoir saisir correctement les vérités divines qui en émanent. C'est dans la lecture du donné révélé que se situe l'origine des ambiguïtés. D'où la nécessité de repenser le problème de l'Exégèse coranique, dans ses méthodes et sa finalité.

A. M.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--